
L'Education-hebdo Suppl. N°60. 1984. Construire une autre école.

Numéro d'inventaire : 2010.06583

Type de document : périodique

Éditeur : L'Education

Imprimeur : Imp. de Montsouris

Date de création : 1984

Collection : L'Education-hebdo Suppl. ; 60

Description : Brochure grand format agrafée. Couv. papier ill. en coul.

Mesures : hauteur : 282 mm ; largeur : 205 mm

Mots-clés : Bâtiments scolaires : Généralités

Filière : Élémentaire et post-élémentaire

Niveau : non précisée

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 56

ill.

Sommaire : Sommaire en début d'ouvrage

ISBN / ISSN : 07549717



BERNARD KOUCHNER

A quarante-quatre ans, Bernard Kouchner n'a pas rangé son sac d'aventurier. A la ville, il est le Dr Kouchner, gastro-entérologue à l'hôpital Cochin. Pour le reste, il est un battant, un militant tiers-mondiste toujours prêt à sauter dans un avion pour aller là où les gens souffrent et meurent, victimes de la faim, de la pauvreté ou de la guerre. En 1971, il fut cofondateur de « Médecins sans frontières », dont l'action demeure exemplaire : qui ne se souvient d'« Un bateau pour le Viêt-Nam » ? Depuis — aléas de l'histoire — il œuvre pour « Médecins du monde ».

Il se tourne désormais vers d'autres combats : il rêve de créer des chantiers européens de jeunes qui iraient travailler demain avec les jeunes du tiers monde. Parce que, pense-t-il, ils ont besoin de nous tout comme nous avons besoin d'eux.



l'idéal de la jeunesse aujourd'hui, et que l'espère qu'elle va retrouver, c'est une dimension exotique. Non pas la dimension coloniale, évidemment, mais la reconquête des cœurs : retourner sur place maintenant pour comprendre avec eux ce qui nous attend, c'est une dimension aventureuse personnelle qu'il ne faudrait pas négliger.

Il est évident, par ailleurs, que le geste médical dans le tiers monde — ça dépend, bien sûr, des circonstances — est beaucoup plus efficace qu'en France pour la majorité des médecins. Le résultat immédiat des efforts d'un médecin dans une population dénutrie ou sous-médicalisée est évidemment très satisfaisant. Cela comporte des limites car il ne s'agit pas d'exporter la médecine occidentale, bien entendu. Il faut apprendre d'eux, il faut aller plus en avant, il faut parler de santé publique, d'éducation, de développement, etc. Tout cela est vrai. Il n'empêche que quand on a la chance, plutôt quand eux ont la chance de nous avoir à un moment donné, c'est immédiatement assez exaltant. Il ne faut pas méconnaître cette dimension-là.

Quant à l'aventure personnelle au sens de « baroud », c'est l'affaire de chacun ; il y en a que ça amuse, d'autres à qui ça fait peur — en fait, ça fait peur à tout le monde. Mais, bon, c'est aussi une façon de bouger qui, après tout, permet peut-être de moins se voir vieillir. En tout cas, j'insiste là-dessus : c'est excitant ! Il faut que les gens reprennent le chemin des pays qui ont besoin d'eux. L'aventure de la fin du XX^e siècle, ce sera la redécouverte de ces pays qui ont besoin de nos techniques tandis que nous, nous avons besoin de l'élévation nécessaire de leur niveau de vie

• Vous êtes connu comme médecin, cofondateur de « Médecins sans frontières », ainsi que pour avoir pris un certain nombre de positions publiques. Est-ce que vous n'êtes que cela ?

Non, bien sûr, mais ce qui compte c'est ce que l'on a fait. Or qu'est-ce qu'on a fait qui, maintenant, est devenu banal ? On est allé voir sur place si la réalité correspondait à ce qu'on nous avait dit, on est allé vérifier les discours journalistiques ou politiques, et l'on s'est aperçu que les étiquettes que l'on avait plaquées sur un certain nombre de phénomènes, de peuples, de conflits, correspondaient beaucoup plus à l'idéologie ambiante ici qu'à la réalité là-bas.

On a souvent tendance à projeter nos propres analyses sur des situations que, finalement, l'on ne connaît pas.

Tout cela a correspondu, en gros, à la découverte du tiers monde qui, à l'époque — les années 60 —, n'existait pas beaucoup ; c'était la fin des guerres coloniales et des mouvements de libération et le tiers monde, alors, c'était le domaine de la charité. Les peuples étaient étiquetés en fonction de l'intérêt politique qu'y trouvaient certains groupes et de l'idéologie française, européenne ou occidentale. Nous nous sommes aperçu qu'il y avait des peuples qui n'avaient pas d'idéologie, mais des peuples faits de femmes, d'enfants et d'hommes, toutes sortes de gens

qui, non seulement ne correspondaient pas à nos désirs, mais avaient leurs problèmes. Ce n'est que plus tard qu'on a compris que leurs problèmes recoupaient les nôtres et que l'on avait autant besoin d'eux qu'ils avaient besoin de nous.

Au fond, nous sommes allés aussi nous découvrir nous-mêmes, pas tant au nom de l'aventure individuelle — c'est une dimension importante, bien sûr — mais surtout dans la perspective de l'avenir économique, moral et politique du monde. Et c'est ainsi qu'on s'est aperçu que les peuples du tiers monde constituaient une part de notre avenir à nous et surtout une part de l'avenir de nos enfants. Bien sûr c'était beaucoup plus facile parce que nous étions méde-

cins, parce qu'une pneumonie ressemble toujours à une pneumonie, qu'une péritonite, ici ou dans le tiers monde, ressemble à une péritonite. Le geste médical est évidemment plus immédiatement exportable que le savoir d'un paysan. Et encore, cela se discute parce qu'avec la multiplication des organisations, aujourd'hui tout le monde peut faire ça.

• Vous évoquiez une « aventure individuelle »...

Ce type d'action correspondait, correspond toujours chez les gens qui s'y engagent, à une sorte de dépassement individuel, d'aventure ou d'exotisme — comme on voudra — qui me paraît très intéressant

parce que je crois que les gens bougent comme ça. Pour schématiser, il est évident qu'il est plus intéressant d'avoir mis la main à la pâte au Biafra, au Viêt-Nam ou au Salvador que de changer tous les jours à la station Châtelet ! C'est une dimension qui apparaît maintenant mais qui n'existait pas dans l'aventure politique des militants qui se voulaient fondus dans la grande masse des intérêts communs, etc. Mais ça, ce n'est pas vrai ! Il est certain que, si l'on n'y trouve pas son intérêt personnel et même une possibilité de se dépasser, de rencontrer autre chose, d'aller plus loin, je n'hésite pas à dire : de s'amuser, de confronter ses possibilités avec la réalité, alors tout ça est assez terne. Ce qui manque dans